

La question essentielle

Paul Willems

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1723>

DOI : 10.4000/textyles.1723

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 1988

Pagination : 171-176

ISSN : 0776-0116

Référence électronique

Paul Willems, « La question essentielle », *Textyles* [En ligne], 5 | 1988, mis en ligne le 04 octobre 2012, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1723> ; DOI : 10.4000/textyles.1723

LA QUESTION ESSENTIELLE

Max B. est un homme à peau rose, rosement séduisant. Un jour, dans le train, il voit en face de lui, un personnage massif donc la chair fait de gros plis au coin du nez. Un autre homme lui parle, maigre, le visage tendu. Les lèvres minces couvrent mal ses dents.

Le train se met en marche. L'homme massif dit lentement :

— Comment nous comporterons-nous à l'heure de la dernière épreuve ?

L'homme maigre ne répond pas. Il regarde défiler la banlieue. Ses yeux vont et viennent, breloquant dans les orbites.

— Comment réagissons-nous à la question essentielle ? dit encore l'homme massif, et Max B. a l'impression désagréable que l'homme massif s'adresse à lui.

La tournure pompeuse et académique de la question — est-ce même une question ? ou bien est-ce une des ces affirmations-interrogations portées par des courants aussi anciens que l'homme qui affleurent un jour, on ne sait pourquoi ? Autrefois la Sybille captait ces phrases en forme de corde et en nouait les destins. De nos jours, les oracles dérivent sans Sybille pour les attraper, et sont happés au hasard par l'un ou l'autre passant.

— Comment réagissons-nous à la question essentielle ?

Un oracle ? se demande Max B. Non. Certainement non. L'homme massif a-t-il seulement parlé ? La phrase ne se cachait-elle pas depuis longtemps en Max lui-même, informulée, attendant l'occasion de s'affirmer ? L'homme massif n'a-t-il pas dit

autre chose ? A-t-il dit « question essentielle », ou bien « question du prix de l'essence » ?

Max veut s'en assurer, et d'un ton enjoué, demande à l'inconnu :

— Pardon Monsieur, vous parliez de la situation pétrolière ?

L'homme massif le regarde de ses yeux globuleux et l'homme maigre découvre ses dents en un sourire sans lèvres.

— Je n'ai pas de voiture ... dit l'homme massif sur un ton d'augure.

Silence. Sauf les roues sur les rails qui battent comme un mauvais cœur de fer.

Max B. ne s'était jamais posé de question et n'avait jamais entendu les échos secrets du monde.

Sa femme, Lise, était ronde et joyeuse. Ce n'était pas difficile d'être joyeux quand on vivait avec Max B. Le matin, il sautait du lit, tout rose, secouait sa femme et criait comme un alleluia :

— N'est pas cadavre qui veut !

Cette phrase, tous les jours la même, était accompagnée d'un rire si franc, si net, que Lise à son tour riait aux éclats. Les enfants eux-mêmes (ils étaient trois, âgés de dix à quinze ans) suppliaient leur père de les réveiller en criant :

— N'est pas cadavre qui veut !

La joyeuse journée finissait joyeusement comme elle avait commencé. Vers dix heures, Max B. jouissant à l'avance de la surprise de la famille, disait avec un rire contenu :

— Le plus mort des cinq n'est pas celui qu'on pense ...

Lise n'avait jamais compris cette plaisanterie, mais Max était si drôle et si rose en la disant, qu'elle ne pouvait réprimer un fourire alors ils allaient tous se coucher et s'endormaient aussitôt.

Ce soir-là, après avoir entendu la phrase de l'homme massif, Max B. se sentit moins en forme que d'habitude. Chez lui, personne ne le remarqua, car, pour s'étourdir, il fut encore plus drôle que d'habitude. A table, il dit des plaisanteries réservées aux grandes circonstances, telles :

— Il tombe de combe en catacombe.

Il dit aussi la fameuse et incompréhensible sentence relative aux pommes de terre :

— Une pomme de terre en chemise vaut mieux qu'une chemise de femme en terre.

A dix heures, il se passa quelque chose d'inhabituel. Max proclama :

— Le plus mort des cinq ...

Mais il n'acheva pas sa phrase.

Les enfants le regardèrent surpris. Au lieu du fou-rire, ils virent sur le visage de leur père une expression inquiète qu'ils ne lui connaissaient pas.

Il eut une insomnie pour la première fois de sa vie. Les petites machoires de fer de la nuit grignotaient et engloutissaient les bruits de la ville, interminablement, tandis que les yeux de Max se bridaient de fatigue. Il ne cessait de penser à la question de l'homme massif, et la phrase lui paraissait maintenant monstrueusement solennelle. Chose curieuse, il n'essayait pas d'en comprendre le sens, il ne se demandait pas si lui, Max B., un jour, affronterait la mort avec courage. Non. Il s'indignait de l'injustice : une question lui était posée qui le tourmentait toute une nuit !

Il vit avec horreur poindre la lumière du matin. Il estima alors son cas intolérable. Sa femme dormait à côté de lui et respirait avec calme, ses enfants reposaient en un sommeil sans rêves, un vague et exquis sourire flottait sur leurs lèvres. Au lieu d'en être apaisé, il eut mal.

Ils dormaient, et lui, souffrait ? Ils se portaient bien , et lui, allait peut-être tomber gravement malade ? La belle santé de sa femme, surtout, l'indignait.

Il résolut de se venger tout de suite. Il réveilla Lise et lui dit qu'il se sentait mal.

Il se tenait l'estomac et se roulait sur le lit. Entre ses paupières mi-closes il voyait le visage de Lise se tirer d'inquiétude. Il en éprouva un plaisir extrême. Elle courut lui préparer une boisson chaude. Elle se sentait maladroite. L'eau se mit à bouillir, sans mystère, et les fleurs de tilleul séchées n'avaient pas de secret. Elle lui apporta une tisane sans magie. Max fit semblant de maîtriser sa douleur, il esquissa un pauvre sourire et dit faiblement une de ses plaisanteries favorites :

— Une tisane, hélas, n'est pas une courtisane.

Les yeux de Lise se remplirent de larmes. Max réprima sa joie, et sûr, désormais que Lise ne dormirait pas, sombra dans un sommeil délectable.

Max B. oublia la question posée par l'homme massif. Mais à partir de ce jour, il ne put s'empêcher de faire souffrir Lise. Il se montra aussi efficace pour la souffrance, qu'autrefois pour le rire. Il simulait la gaité, réprimant de légers tressaillements de douleur parfaitement imités. Lise l'observait avec angoisse. Max, il est vrai, était toujours aussi rose, mais Lise trouvait maintenant à ce rose une inquiétante teinte d'abats. Elle supplia Max d'aller voir un médecin. Il refusa avec des mines et des soupirs, laissant sous-entendre qu'il avait déjà consulté en secret et que le diagnostic était mauvais. Elle en fut encore plus inquiète. Elle maigrit et pâlit. Sa voix se rida.

Les amis de Max disaient :

— Mais qu'a donc Lise ? est-elle malade ?

— Elle me cause beaucoup de soucis, répondait-il avec un sourire courageux. Elle est très imaginative, voyez-vous ? Elle croit sans raison que rien ne va !

— Ce pauvre Max, disaient les amis. Quel bon cœur. Il ne méritait pas cela. Depuis que Lise est malade, il ne plaisante plus, lui qui était si drôle.

Ainsi passèrent deux ans. Lise souffrait de plus en plus.

Max s'attaqua à ses enfants. Il les effrayait et les faisait pleurer en poussant des sortes de jappements étouffés comme si un chien écrasé se débattait dans sa poitrine. Ensuite il reprochait doucement à Lise l'atmosphère triste de la maison. Alors il simulait la joie et disait ses anciennes plaisanteries. C'était lugubre. Personne ne riait et Max criait :

— Peine perdue ? Peine perdue ? Tu vois bien qu'ils ont *décidé* de me faire souffrir ? Ce soir, j'aurai une crise ... cela est sûr !

L'approche de ces crises terrorisait Lise. Elle en était comme paralysée, elle épiait son mari et seuls ses yeux cernés vivaient dans ce corps hypnotisé. Max se délectait à préparer lentement, par des symptômes choisis, le moment fatal où il tomberait en hurlant. Il savait qu'elle resterait là sans dire mot, les paupières cernées de pitié. Les enfants ne dormiraient pas. Ils attendraient au lit, les yeux grands ouverts, terrorisés, le premier gémissement. Soudain la crise éclaterait, monstrueuse comme si Max vomissait un grand chien.

Un jour, Max, voyant sa femme pâle et cernée, lui dit :

— Je me demande comment nous réagirons à la question essentielle.

— Max ! ... tu vivras longtemps, mon chéri !

Il s'étira avec volupté et asséna ce qu'il croyait être le coup définitif :

— Je ne parle pas de moi... il eut son étrange petit rire rose. (Déjà il savourait la peur de Lise devant la mort). Je pense à toi,

Lise ... tu es si maigre ... si tirée ... je crois qu'il faut se préparer à l'essentiel ...

— Moi ? dit-elle surprise et soudain très calme, moi ?

Il ne se rendit pas compte qu'il avait manqué son but et que toute sa merveilleuse construction s'écroulait. Une petite faille. Lise ne s'était jamais inquiétée d'elle-même.

Elle pensa pour la première fois à la mort, et comprit que rien ne pouvait lui arriver de mal puisqu'elle avait toujours tout accepté et qu'elle acceptait aussi la fin de la vie. Elle se sentit forte et calme. Elle le regarda, étonné, et vit pour la première fois un homme vigoureux, aux traits à la fois fins et vulgaires. Il parut étrange à Lise qu'il fût là, et qu'elle fût près de lui. Elle le dévisagea si longtemps et de façon si étrange, qu'il s'écria sur un ton faux :

— Tu est très malade, mon amour. Mais je te soignerai. Jamais encore il n'avait dit : « mon amour ».

Et alors, elle eut une révélation. Elle jusqu'alors sans intuition, sans magie, comprit que cet homme rose voulait la tuer.

Le soir même elle partit avec ses enfants.

On la jugea sévèrement d'avoir abandonné un mari malade.

Mais elle était heureuse. Elle buvait maintenant aux sources mêmes de la vie : les oiseaux, le matin, le soleil, la pluie, les sourires des enfants, les petits déjeuners pris devant la fenêtre.

Avec ces menus matériaux, elle bâtissait sa nouvelle maison.